

Une intéressante « innovation »

Les « Voyages au pays du Disque »

Sous ce titre prometteur, on vient d'inaugurer au Studio Innovation, une série d'évocations musicales comportant un commentaire littéraire illustré par des auditions de disques. La première de ces originales conférences avait été confiée à Pierre Bonardi. Un coup de maître que ce coup d'essai ! Pierre Bonardi a trouvé immédiatement la formule exacte de ce divertissement délicat. Je ne sais ce que pourront inventer ses successeurs, mais il me paraît difficile de trouver une collaboration plus souple et plus adroite de la voix mécanique et de la voix humaine.

Avec une cordialité familière, avec une simplicité pleine de bonhomie, mais avec un timbre vocal que le voyage et l'aventure ont rendu émouvant comme le teint hâlé d'un navigateur, Pierre Bonardi a traité ce sujet troublant : le coup de cafard.

Il a expliqué aux Parisiennes qui fleurissaient l'élégante salle des Champs-Élysées ce qu'était l'effrayant et foudroyant vertige qui s'empare de l'homme civilisé dans la brousse et le terrasse comme une brusque attaque de fièvre. C'est à ce moment-là qu'un couteau jaillit tout seul de sa gaine et que revolvers et fusils n'ont pour ainsi dire pas besoin d'être sollicités par la gachette pour placer leur mot dans une discussion.

Avec une éloquence âpre et prenante, Bonardi, qui connaît à fond les émotions que créent le désert, la savane et la forêt vierge, a analysé d'une façon saisissante cette psychose de l'explorateur. Et, tout en nous contant de savoureux épisodes de route, il a introduit avec une dextérité étonnante, le témoignage du disque dans son propre discours.

Ce fut tantôt un dialogue avec la machine parlante, tantôt un accompagnement en sourdine du thème littéraire, tantôt une création d'atmosphère.

Il nous a fait comprendre ce qu'était la troublante emprise de l'« obsession » musicale pour le voyageur solitaire qui, dans ses minutes de spleen, ne peut chasser un refrain qui le harcèle comme un moustique et que les sabots de son cheval, diabolique batteur de mesure, semblent faire naître du sol sous ses pas. Un air de danse, une scie de music-hall, une chanson des rues, viennent barrer son horizon et tisser autour de lui un sortilège énervant qui l'emprisonne. Nous cheminâmes ainsi avec lui dans le Sahara pendant qu'une machine parlante nous ligotait en sourdine en serrant autour de nous les spires traîtresses de *Ce n'est que votre main, Madame* !...

À la halte, au cœur du désert, le voyageur trouve un homme de sa race. Dans cette solitude tragique, l'homme a un compagnon fidèle : un phonographe. Vite, un disque ! Vite, étanchons cette soif de musique plus torturante peut-être que celle de l'eau ! Et l'errant sanglote de volupté en savourant l'innocente ouverture de *Poète et Paysan* !

Placé, au crépuscule, dans une situation angoissante, voyant poindre partout d'obscures menaces, se croyant trahi par ses compagnons de route et ses guides indigènes, le blanc va perdre son sang-froid. Il cherche déjà son fusil ; il va punir les traîtres et vendre chèrement sa vie... lorsqu'une fillette arabe que le disque instruisit, fredonne un succès de Dranem !... La raison reprend d'un seul coup possession de ce cerveau fatigué et ressaisit fortement le gouvernail de sa volonté. L'halluciné sourit, laisse retomber son arme, poursuit sa route. Et, quelques minutes plus tard, les lumières du village attendu apparaissent dans le lointain, annonçant l'heureux terme du voyage.

Faisant tour à tour appel à l'humour — en reconstituant pour nous, grâce à une demi-douzaine d'appareils placés dans tous les recoins de la salle l'amusante polyphonie qui règne sur un navire abondamment approvisionné de musique — et à l'émotion en nous faisant palpiter avec lui en écoutant, dans certaines circonstances inoubliables, la *Sonate au Clair de*

Lune, Pierre Bonardi a charmé profondément son auditoire. Sa conférence « sonorisée » comme disent les cinéastes, fut un véritable régal.

Les « Voyages au Pays du Disque » ont commencé par la plus captivante des croisières et la plus passionnante des explorations. C'est d'un bon augure et nous tenons à en féliciter bien sincèrement les organisateurs.

E. H.

Doléances de Discophiles

Les progrès accomplis par la technique du disque nous rendent chaque jour de plus en plus exigeants. Puisque les savants arrivent à réaliser l'un après l'autre la plupart de nos vœux, qu'ils ne s'étonnent pas de nous voir faire appel sans cesse à leur sagacité et à leur ingéniosité professionnelles.

Il est un point sur lequel tout le monde est d'accord. On ne lutte pas assez contre l'insupportable grattement de l'aiguille. On a demandé aux fabricants d'appareils d'éliminer ce bruit importun. Pour montrer leur virtuosité, ils ont accepté un peu trop vite de résoudre le problème. Ils se sont flattés de filtrer et d'absorber cet indésirable bruit parasite. Mais ils n'ont pu le faire qu'en absorbant en même temps les harmoniques se trouvant au même niveau de l'échelle des fréquences. En fermant le fameux « robinet » lorsqu'on arrive à 3.000 ou 4.000 « périodes », on réussit bien à étouffer le frottement fâcheux, mais, automatiquement, on étrangle les harmoniques du violon ou de la flûte qui s'épanouissaient dans ces parages. Le résultat est déplorable. La peur d'un mal nous a conduits ici dans un pire.

C'est qu'en effet, la solution n'était pas là. Elle est dans la qualité des pâtes employées pour la fabrication d'un disque. Ce n'est un secret pour personne que certains disques « grattent » et que d'autres ne grattent pas. Question de pâte et de proportion de gomme-laque. Ne déplaçons pas les responsabilités : c'est au presseur de disques et non au constructeur d'appareils qu'il appartient de supprimer le bruit d'aiguille. Il faut, une fois pour toutes, dissiper ce malentendu et mettre les choses au point.

Les éditeurs de disques nous répondront que la gomme-laque coûte cher et que nous leur demandons là une amélioration ruineuse. L'argument n'est pas sans réplique puisque certaines maisons sont parvenues à réaliser dans ce sens des progrès réels, et que, dans la même marque, on s'aperçoit qu'avec des matrices identiques, on obtient des disques de qualité fort différentes selon les usines de pressage où elles ont été utilisées. L'Amérique, l'Angleterre, l'Allemagne et la France emploient des pâtes qui donnent des résultats acoustiques très inégaux. Pourquoi n'unifie-t-on pas cette partie de la fabrication ?

D'ailleurs, s'il est démontré que ce progrès ruinerait nos éditeurs, pourquoi n'adopte-t-on pas la technique traditionnelle de l'éditeur de livres qui édite simultanément un ouvrage sur alfa, sur Hollande ou sur Japon. Sans aller jusqu'à la variété infinie des qualités de papier, on pourrait prévoir pour certains disques une édition normale sur pâte ordinaire et une édition de luxe sur une matière plus riche en gomme-laque.

Quel amateur de disques hésiterait à payer plus cher un chef-d'œuvre qu'il aime, pour en obtenir une exécution plus pure et offrir à ses amis des auditions expurgées de tous leurs parasites, sur des tablettes miraculeusement polies et ne « crachottant » pas au passage de l'aiguille ?

En limitant à certains ouvrages le choix de cette édition de luxe qui ferait la joie des collectionneurs, on obtiendrait un succès certain. N'oublions pas, en effet, que le discophile a le même